

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

Télérama

Une adaptation percutante du roman de Jérôme Ferrari

Soleil orangé, dans le petit matin. Une jeune femme au volant, fenêtre ouverte, roule, offrant l'image d'un visage plein et paisible. Le plan suivant, dans un tournant, on voit sa voiture filer tout droit vers le précipice. Soleil noir. Il en allait déjà ainsi dans *Une vie violente* (2017), fresque sur la Corse, représentée comme terre de passions sanglante, romantique et morbide.

Cette île pas comme les autres, Thierry de Peretti, né à Ajaccio, l'a dans le sang, de manière ambivalente. Félicité et fardeau à la fois, l'endroit est, pour lui, un sujet inépuisable. Et s'il y revient pour la troisième fois (en comptant *Les Apaches*, son premier long métrage), c'est sans doute animé d'un repentir, avec ce sentiment qu'il manquait indéniablement quelque chose à ses tableaux précédents. En déplaçant le point de vue vers les événements, glorieux ou piteux, qui ont fait l'histoire politique du nationalisme insulaire, des années 1980 à l'aube du XXI siècle, il ouvre un nouvel horizon. Ce point de vue est porté par une femme, au sein d'une société violemment patriarcale. Pour cela, le réalisateur s'est trouvé un compagnon d'armes idéal, Jérôme Ferrari, écrivain majeur quoique excentré, dont il adapte un roman publié en 2018.

À *son image* reconstitue sous la forme de fragments l'itinéraire d'Antonia (Clara-Maria Laredo), la conductrice du début. Sa mort annoncée très tôt teinte forcément le film de mélancolie. Laquelle, sans doute inséparable d'une forme de nostalgie, se retrouve aussi au cœur de la photographie, art qu'Antonia commence à exercer jeune et dont elle fera son métier, plus tard, comme photoreporter au quotidien *Corse-Matin*. C'est son parrain, un prêtre protecteur (interprété par le réalisateur lui-même), qui lui offre son premier appareil. Le souvenir est évoqué par un étrange narrateur, témoin discret son rôle reste longtemps caché mais il joue un rôle décisif, on s'en aperçoit à la fin. Les mots scandés en voix off, précis, rigoureux, donnent une ampleur introspective au film.

En faisant le portrait d'Antonia, le cinéaste raconte sa famille, ses amours, ses amis. Et son indépendance par rapport à cet héritage clanique et familial qui pèse en Corse. Antonia est une femme qui se démarque, en restant à côté de l'action, en observatrice affûtée. Elle est amoureuse d'un beau garçon ténébreux du FLNC

séquence formidable que celle où, appareil photo à la main, elle « mitraille » le dos nu, le cou, les épaules de son amant pendu au téléphone. Elle sait, bien sûr, qu'il est dans la lutte armée. Elle n'est que sympathisante du mouvement, mais elle prend assez vite la mesure du théâtre un peu pathétique qu'offrent en conférence de presse les militants cagoulés, convaincus de faire partie de l'Histoire et de l'infléchir.

À cette cause, conditionnée souterrainement par la volonté archaïque de « montrer qu'on est un homme », elle préfère le travail de la photographie, sur laquelle elle ne cesse pourtant de s'interroger, surtout quand elle décide, un moment, de partir à Vukovar couvrir le siège de la ville et le début de la guerre en Yougoslavie. Lucide, Antonia est la première à pointer l'obscénité et la vanité inhérentes à toute tentative de représentation. Elle abandonne alors toute ambition.

Ce renoncement résonne avec l'exigence ascétique du film, son émotion toujours retenue. La mise en scène du réalisateur est une mise à distance, une mise à nu de la fiction qui repose beaucoup sur une interprétation vériste, quasi documentaire. Comme dans *Une Vie Violente*, Thierry de Peretti a fait appel à des comédiens pour la plupart non professionnels. Et d'abord Clara-Maria Laredo, révélation de 20 ans, étudiante en sciences politiques dans la vraie vie, militante active (pour l'écologie, les migrants, les droits des femmes) et assistante d'un député EELV au Parlement européen. Elle et tous les autres interprètes sont impeccables de sobriété.

À *son image* n'en est pas moins un chant lyrique, plein d'innocence et de violentes désillusions. D'images qui restent. Notamment ces photographies en noir et blanc, reflétant un talent balbutiant, mais où rayonnent de vie les amis proches d'Antonia, au temps béni de leur jeunesse. Quelque chose comme un sentiment lumineux, capté à ces instants clés de l'été 1979 passe alors : celui de l'utopie du couple et du collectif, d'une communion qui semble éternelle mais qui sera brisée des années plus tard.

Déployé comme un chant romanesque, *À son image* offre un choix très pensé (supervisé par Frédéric Junqua) de musique, avec des chansons particulièrement exaltantes. En 1979, Antonia et son groupe d'amis assistent à un concert de Chjami Aghjalesi, groupe phare de la musique corse polyphonique, toujours actif aujourd'hui, qui réunit chants traditionnels et sacrés. L'énergie devient plus rageuse avec Bérurier Noir (*Salut à toi*) et dans une très ancienne balade sicilienne (*Quannu iu moru*), revisitée en mode lamento ensorcelant par la chanteuse punk italienne Maria Violenza. Cheb Hasni, grand du raï, assassiné en 1994 par le GIA, est aussi de la fête. Enfin, un bijou de folk-rock sépulcral, *Mary of Silence*, est porté par la voix éminemment languissante de Hope Sandoval, du groupe Mazzy Star.

Jacques Morice

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

Le Monde

Thierry de Peretti entremêle l'histoire du mouvement nationaliste au destin d'une femme amoureuse du mauvais garçon.... Purs et intenses instants de cinéma

Thierry de Peretti, homme de théâtre passé au cinéma, né à Ajaccio en 1970, revient à la saga corse qui avait occupé ses deux premiers longs-métrages, après un crochet par le polar d'atmosphère (*Enquête sur un scandale d'Etat*). Inspiré du roman éponyme de son « compatriote » Jérôme Ferrari, *A son image* revient sur la période des années 1980-1990 déjà décrite dans *Une vie violente*, racontant la dérive des mouvements indépendantistes corses vers la lutte armée, les rivalités intestines, les vendettas en pagaille et le banditisme.

A cette séquence historique, *A son image* appose un contrechamp féminin, s'attachant à l'itinéraire d'une jeune compagne de militant, prise par amour interposé au cœur de la tourmente. Le film commence très fort, par la fin, inscrivant en exergue la mort fortuite de son héroïne dans un accident de voiture, une terrible sortie de route à partir de quoi tout le reste sera raconté, non sans d'emblée un poignant sentiment de gâchis.

Au début des années 1980, Antonia sortait de l'adolescence en tâtonnant, intriguée par les photos de famille, apprenant à manipuler l'appareil argentique, et se dénichant bientôt un emploi de photographe à Corse-Matin. Dans le même temps, elle tombe amoureuse d'un certain Pascal, port altier et longue chevelure, militant nationaliste autour duquel gravite toute une bande de copains du même âge, animés par la cause.

En dressant ce portrait, Thierry de Peretti trouve une façon de ne pas raconter trop directement l'histoire corse récente, avec tout ce que cela impliquerait d'artifices fictionnels. *A son image* décrit plutôt un pas de côté, ne donnant à percevoir cette séquence de lutte armée qu'à travers ses répercussions sur la vie intime de son héroïne. **C'est la première beauté du film : se placer, non pas au cœur des événements, mais juste à côté, dans cette sphère existentielle qui en reçoit l'écho tout en gardant un pied dans le quotidien.**

Dans ce flottement existentiel, la mise en scène n'est évidemment pas pour rien, où le cinéaste poursuit son travail sur le plan comme une expérience à part entière. Sa prédilection pour les cadres larges le porte à embrasser de vastes pans de réalité, à inscrire les personnages dans leur environnement et, surtout, à privilégier le plus souvent le portrait de groupe sur la découpe individuelle. Peretti sacrifie assez peu à l'iconographie de la lutte armée, mais se montre attentif à ce qui en affleure dans le quotidien.

Le film interroge le regard d'Antonia en butant sur son visage renfrogné et ses postures incertaines. Dans l'événement politique d'une île en lutte, comme dans le déclic photographique, il y a toujours quelque chose de raté : une décoction lente qui fait qu'on ne comprend jamais qu'après-coup ce qu'on a vu, c'est-à-dire trop tard. **C'est là que résident la mélancolie du film et sa plus profonde vérité.**

Mathieu Macheret

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

Les Inrockuptibles

Une pulsation de vie grisante

Avant même que le récit se déploie, la mort est au cœur du nouveau film de Thierry de Peretti. Le temps aura beau remonter, il nous conduira impitoyablement jusqu'à la disparition brutale de son héroïne, Antonia. La mort, elle, semblait déjà flotter autour de la jeune reporter-photographe corse dont on va nous dérouler l'existence. Si *A son Image* peut se lire comme une histoire de la violence autour de l'île natale du cinéaste corse, elle y trouve une forme encore augmentée dans sa juxtaposition avec deux autres récits. **Entre grande fresque romanesque et réflexion théorique sur le rôle de la photographie**, c'est autant la chronique d'une vie que celle d'images, leur capacité ou non à immortaliser le réel et la part d'obscénité de cette entreprise.

La violence est d'abord vécue par Antonia à travers la crise interne qui fracture les mouvements nationalistes du FLNC dans les années 1980, aussi bien intimement (ses ami-es et Pascal, son compagnon, en sont membres) que professionnellement (elle finit par travailler pour *Corse Matin* et illustrer les événements politiques de l'île). Puis, en 1991, la photographe décide de couvrir en indépendante la guerre de Yougoslavie.

Extrêmement gracieux quand il décrit l'écoulement des années, *A son Image* renverse totalement l'idée de reconstitution historique (aucun travail de vieillissement du casting ou grand marqueur temporel au programme). Comme pour mieux saisir l'absence d'homogénéité dans la perception du temps qui passe, le filmage oscille entre fragments elliptiques qui accélèrent et concentrent l'idée de train lancé à toute vitesse qu'est l'existence d'Antonia, et le grand bloc du réel en plan-séquence.

On retient au moins trois séquences qui synthétisent tout le baroque minimaliste travaillé brillamment par le cinéaste et l'extrême précision de sa mise en scène : une scène où le groupe, encadré par les montagnes, s'interroge sur la radicalité de son engagement; une dispute entre Antonia et ses parents qui contestent son départ pour la Yougoslavie ; une scène musicale au son du *Salut à toi* de Bérurier Noir où la jeune femme, au travail, recherche minutieusement et avec obstination l'angle et le moment parfaits pour prendre en photo son compagnon.

Ludovic Béot

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

PREMIERE

Thierry de Peretti interroge la force de l'engagement et la puissance du présent à travers l'itinéraire d'une photographe corse. Fascinant

Aussi sûr qu'une photographie a la propriété de suspendre le temps et de créer du souvenir, l'image de cinéma en mouvement y ajoute un surcroît de réalité. Ici et là, la vie est menacée puisque ce qui est saisi n'est déjà plus. La jeune héroïne d'*À son image*, nouveau film de Thierry de Peretti adapté du roman de Jérôme Ferrari, armée d'un appareil photo, s'emploie à ne tenir compte que du présent refusant d'être « *une trace de plus* ».

Sa mort accidentelle dès les premiers instants vient brutalement la placer dans le résidu de réel à jamais figé. Son enterrement permet de réactiver par flash-back une vie brève mais intense. Antonia était une jeune fille des montagnes corses, amoureuse et indépendante, sans cesse rattrapée par les feux du nationalisme de l'île qui déployait un chaos autour d'elle. Devenir photographe, c'était peut-être accepter d'être le témoin d'un engagement qui détruit tout.

Antonia passe de la photographie de mariage au photoreportage de guerre, sans se satisfaire des artifices de la vérité. De Peretti creuse un même sillon depuis son formidable premier long, *Les Apaches* (2013), où se trouvait déjà questionnée la notion d'appartenance (à une culture, un groupe, un espace, un genre...) induisant un flottement nerveux source d'implacables tensions. On se souvient aussi de Roschdy Zem au début d'*Enquête sur un scandale d'État*, invisible aux autres et à lui-même. « *Désormais la mort est passée...* », entend-on ici. **Ce magnifique film aurait pu aussi s'appeler *Chronique d'une disparition*.**

Thomas Baurez

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Un magnifique film entre fiction et archives

Il y avait comme une évidence à voir le regard de Peretti croiser la plume de Jérôme Ferrari, tant cinéaste et romancier partagent une même ligne géographique et sentimentale, faisant résonner dans des arts différents une langue commune, mélancolique et universelle. En adaptant *A son Image*, Peretti retrouve son territoire cinématographique, après une *Enquête sur un scandale d'État* aux méandres plus internationaux. Eternel retour à la Corse, à sa jeunesse, à sa lumière, à ses nuits orageuses et à ses agitations politiques, traversées le temps d'une vie courte par Antonia, photographe et amourachée d'un jeune militant, aussi fougueux qu'inconscient.

Dans ce roman nationaliste, un perpétuel va-et-vient entre des fragments d'existence, fragilement reliés par la continuité d'une voix off concise et littéraire, incertaine et accablée. Dès les premières minutes du film, une disjonction tragique s'opère entre le présent vécu par Antonia et ses amis, et une strate temporelle supérieure, qui s'écoule à un autre rythme, selon une autre tonalité. Un soir de kermesse, au sein d'une foule déchaînée, la bande jouit de son ingénuité, reprenant des chants indépendantistes, et malgré la folle sensualité des garçons et des filles, l'ombre tragique de la lutte armée s'étend sur leurs existences. **C'est beau à en pleurer.**

À *son Image* fait le récit désenchanté de cette fatalité collective, l'appareil argentique d'Antonia, s'apparentant à une chambre noire d'enregistrement, où chaque corps photographié est bientôt un corps à enterrer. Peretti enchevêtre fiction et archives pour donner chair à sa fresque politique. Pour donner un sens à ses images et à sa vie, Antonia trouvera en Yougoslavie un autre conflit sur lequel poser son regard. Ce changement de paradigme finira d'achever les idéaux de la jeune fille, dont la combustion ressemble à celle des cigarettes, fumées sans discontinuer, comme de la pellicule, succession de clichés destinés à rejoindre les cendres du temps. Le cinéma, ainsi que la photographié, arrive toujours trop tard, la mort étant déjà passée par là. Même si, lorsque Antonia renvoie enfin ses grands yeux d'azur vers le spectateur, exposant son âme à la révélation de l'obturateur, ce peu de lumière chasse beaucoup d'obscurité.

Corentin Destefanis Dupin

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti



En chair et en Corse, à Corse et à cri

Retour en Corse pour Thierry de Peretti après son *Enquête sur un scandale d'Etat* qui partait des confessions à Emmanuel Fansten, journaliste à *Libération*, d'un ancien infiltré du service des stups, dont il parvenait à extraire une singulière fièvre rêveuse pour un polar en apesanteur dans le cousinage des grands (Hou Hsiao-hsien, Michael Mann...).

A son image fait le portrait dans les années 80 et sur plusieurs années d'Antonia, une jeune photographe qui passe de l'adolescence tardive à la vie d'adulte, se cherche, regarde, comprend tout en se laissant dépasser, immergée entre flux et courants contraires dans la mer sans fin des désirs et des empêchements. Elle tombe amoureuse d'un garçon qui l'implique de proche en proche, et sans qu'elle y ait mis la moindre volonté politique, dans la mouvance indépendantiste. Il fait de fréquents séjours en prison, elle l'attend et le retrouve, s'installe du village parental à Ajaccio où elle décroche un boulot de localière pour *Corse-Matin*, enchaînant les photoreportages sur les campings et les concours de pétanque. Cette vie est trop étroite pour elle qui veut aller voir ailleurs et on va la suivre sur le théâtre ensanglanté de la guerre en ex-Yougoslavie. Photos jamais publiées et retour au bercail.

On ressent comme jamais la condensation fugace des expériences fixées par des moments graves ou sans importance, des cassures intangibles, l'emmêlement de ce qui d'un jour à l'autre, d'une minute à l'autre, augmente l'être ou l'écrase, colorant l'ensemble du film d'une mélancolie lumineuse qui nous rend ce personnage d'autant plus proche qu'il nous échappe jusqu'à sa disparition.

Sans que ce soit jamais un sujet exprimé ou traité frontalement, on comprend peu à peu à quel point Antonia est prise dans un conflit incessant avec différents visages, voix, instances, d'autorité masculine (père, amants, amis et jusqu'à cet oncle religieux) qui toutes l'entraînent sur le terrain d'un tragique omniprésent, convaincus qu'ils sont du caractère irrévocable des actes ou des sentiments, lors même comme le dit la voix-off que le véritable problème « était en réalité l'absence complète de tragédie ». Phrase d'autant plus énigmatique que tout le film se déploie comme la rétrospective ou la généalogie sensible (et par moments sublime) d'un coup du sort.

Didier Péron

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

LE FIGARO

La Corse, tombeau des illusions perdues... poignant

Adapté du roman de Jérôme Ferrari, *À son image* mêle avec émotion réalité et fiction pour faire revivre les combats politiques corses dans les années 1980 et 1990. Antonia était photographe. À son arrivée à Ajaccio, au milieu d'un groupe de jeunes gens qui scandent « *État français assassin* » en buvant du vin blanc, elle est tombée amoureuse de Pascal. La situation est tendue, des autonomistes ont pris un barbouze en otage. Il y a eu une fusillade, des morts. « *Où vas-tu Pascal?* », interroge son père. Le militant est incarcéré à la prison de la Santé. Une voix off va retracer le destin, que l'on sait d'emblée brisé, d'Antonia. Une poignante mélancolie se dégage des propos du narrateur dont on apprendra bientôt qu'il fût proche de l'héroïne.

Libéré, Pascal et son clan poursuivent leur action brutale. Ils bombent la façade d'une maison – « colons fora » - avant d'y placer une bonbonne de gaz et d'en faire sortir les habitants terrorisés sous la menace d'un revolver. Photographe à *Corse-Matin*, Antonia prend des clichés des joueurs de boules, des fêtes locales. Elle s'ennuie. Les filles impuissantes regardent leurs petits amis jouer à la guerre. La cause indépendantiste leur donne des airs de guerriers. Ils bombent le torse, semblant n'avoir que cela à faire. La bande-son est bien choisie. Elle accentue leur posture de héros tragiques : *Salut à toi Che Guevara*.

Clara-Maria Laredo, jeune actrice inconnue, joue avec une rare sensibilité une jeune femme désorientée. Elle sait à fois être présente et incarner une forme d'absence. Une part d'elle-même n'est plus là. La Corse n'en finit pas d'étrangler une partie de sa jeunesse avec son histoire. Les parents d'Antonia sont inquiets, lui reprochent ses amitiés, ses ambitions lointaines. Elle part comme reporter de guerre pour suivre un combat qui dit son nom et qui a un sens en Yougoslavie.

Antonia ne trouvera pas de réponses à Belgrade et ne vendra aucun cliché : « *Certaines choses doivent rester cachées* » dira-t-elle simplement. De retour en Corse, l'étau se resserre. Le FLNC dévore les siens. Les militants singent les gestes de la rébellion en s'interrogeant pour les plus lucides : « *On se tue entre nous maintenant ?* » Antonia photographie des militants encagoulés qui tirent des coups de feu vers le ciel autour d'un cercueil sur le parvis d'une église. Le prêtre les chasse comme le démon. Lui aussi est découragé. Né à Ajaccio, **Thierry de Peretti poursuit avec passion son face-à-face avec les enfants terribles d'une terre qui lui est chère. Sans jamais s'appesantir, fuyant les faux-semblants d'un romantisme noir, il en décrit l'insupportable gâchis qui a fait de l'île de Beauté le tombeau de tant d'illusions.**

Bertrand de Saint Vincent

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

LE FIGARO
magazine

A travers le destin tragique d'une photoreporter, Thierry de Peretti brosse un portrait sans concession de la Corse des années 1980-1990... hypnotisant

Quelle bonne idée. Vingt ans, aussi belle que l'île sur laquelle elle vit, douée pour la photographie, Antonia tombe amoureuse d'un garçon au charisme silencieux. Quelle mauvaise idée. Celui-ci est un militant nationaliste qui ne laisse guère de place dans son cœur à un autre sentiment que la cause corse. Nous sommes au début des années 1980, les nuits sont bleues, les fêtes de village pleines de chants antifrançais et de tirs en l'air, des résidents continentaux sont menacés, molestés, agressés, les arrestations se multiplient.

Que faire ? Son père, son tempérament de jeune femme moderne libre et fatiguée d'attendre son homme à la sortie de la prison, le regard amoureux d'un ami d'enfance et, plus discrètement son oncle prêtre et le patron de *Corse-Matin* pour qui elle travaille tentent de la raisonner : la vie est aussi ailleurs ! Ses amies, ses sentiments, son refus de se voir dicter son destin lui suggèrent, eux, d'aller au bout de cette aventure. Qui est aussi professionnelle. « *Si ta photographie n'est pas assez bonne, c'est que tu n'étais pas assez près* », assurait Robert Capa. Sa proximité avec le FLNC est donc une aubaine.

Dès les premiers plans d'*A son Image*, on devine que ce drame corse sera une tragédie grecque. Surtout si on a lu le roman de Jérôme Ferrari dont il est adapté. Et surtout parce que le film du très doué Thierry de Peretti débute par la mort d'Antonia. Comment en est-elle arrivée là ? Que signifiait être Corse dans les années 1980-1990 ? Quelle fut sa vie de photoreporter, ici et là-bas, en ex-Yougoslavie avec les Serbes à l'assaut de Vukovar (là encore, être la plus proche possible d'un événement) ?

A ces questions lestées de brutalité, surplombées par les ombres de la mort, le réalisateur répond avec délicatesse. **Sur un sujet inflammable et sensible, il parvient à naviguer en évitant raccourcis, clichés, partis pris, morale. Il réalise et réussit un film d'actualités romanesque et poignant**, porté par des comédiens inconnus qui ne méritent pas de l'être. Le portrait à la fois lyrique et désabusé mais jamais cynique d'une époque. Qui fut la nôtre.

Jean-Christophe Buisson

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

l'Humanité

Thierry de Peretti offre un nouveau grand film

Une femme ballottée dans les ressacs de la politique. Antonia, jeune photographe, est la témoin privilégiée des troubles nationalistes de la Corse des années 1980, de la lutte armée du FLNC et des guerres intestines qui vont ravager l'île. Qu'était-ce que grandir, dans les années quatre-vingt, dans le chaudron politique corse ? Pour Antonia, c'est d'abord une adolescence normale, le premier amour avec Pascal. Mais ce dernier milite. Bascule dans le terrorisme, le plastiquage. Allers-retours en prison. Antonia l'attend, puis part en Yougoslavie en tant que reporter de guerre : autre massacre fratricide, qui a le mérite de l'éloigner de son île où ce sont ses amis qui s'entredévorent. De Peretti fait la passerelle entre deux impasses.

La clé d'*A son Image* réside dans l'héroïne, interprétée par la révélation Clara-Maria Laredo. Mais le cinéaste la filme justement comme un étrange objet de fascination, une force énigmatique tantôt active tantôt passive, entre passion et répulsion pour ce qu'elle vit et voit. Son jeu se veut en partie insaisissable, reflet de l'engluement politique de l'île. L'actrice, 20 ans tout juste, est-elle même une enfant du nationalisme insulaire, fille du militant écologiste et indépendantiste Norbert Laredo, fondateur de la section corse d'EELV. Elle est donc empreinte de l'histoire qui va écraser son personnage dans sa roue.

A travers Antonia, **le film réalise un geste puissamment mélancolique : il s'agit de rendre « immortelles », en écho à la quête de l'héroïne, ces images qui constituent l'histoire complexe de l'île, tout en regardant de face l'impuissance collective qui a conduit à ce que se fracassent tant d'illusions.** De scission en purge le mouvement s'éteint, et avec lui l'enthousiasme de la jeunesse. Les héros vivent d'amour et de Bérurier Noir dans un appartement d'Ajaccio. Cela ne dure qu'un temps. Loin d'être surplombant, Thierry de Peretti prétend simplement restituer cette fièvre, sans donner de leçons.

Comme un marqueur définitif de cette impuissance que le cinéaste veut mettre en images, Thierry de Peretti s'arroge enfin le rôle d'un prêtre dépassé par les événements. En plus d'exister à travers Antonia, il s'offre ainsi une double figure de témoin, – photographe et réalisateur, même combat –, un regard jeune et vieux, entre privilège et fardeau. Une position distanciée, mais pas assez pour échapper complètement aux forces telluriques de la tragédie politique.

Cyprien Caddeo

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

E L L E

Corse Majeure

Elle est déchirante de naturel dans le très beau film de Thierry de Peretti, *À son image*, adapté du roman de Jérôme Ferrari. Clara-Maria Laredo, 20 ans, n'interprète pas, elle est tout simplement Antonia, cette jeune photoreporter de « Corse-Matin » qui, dans les années 1980, s'amourache d'un militant nationaliste. C'est ce Pascal au visage christique qui lui donne envie de se mettre à la photo, de « voler » des portraits, des instants de vie, couchés sur papier pour l'éternité.

Mais la jeune femme est en quête d'absolu. Lasse des championnats de pétanque, des concours de Miss et des couvertures des réunions du FLNC, elle rêve de zones de guerre, et part seule pour la Yougoslavie. Malgré la désapprobation de ses parents et de son boss : « Tout le monde s'en fout, ici ! Ce que les gens aiment, c'est la promiscuité, la rubrique nécro, pour savoir pourquoi le voisin fait la gueule. » Elle en reviendra vivante, mais ses illusions perdues, et désespérée par l'engagement de plus en plus radical de ses amis et de son compagnon.

Telle une Adèle Exarchopoulos dans *La Vie d'Adèle*, Clara-Maria Laredo se laisse filmer par Thierry de Peretti dans un naturalisme qui rappelle celui de Kechiche. La sensualité exacerbée en moins, l'âpreté de la Corse en plus. Un terrain qu'elle connaît bien, elle qui fut l'assistante parlementaire du député François Alfonsi, responsable de la revue autonomiste « Arritti », dans laquelle elle écrivait des articles politiques.

Le film, en compétition à la Quinzaine des cinéastes, a retourné le dernier Festival de Cannes. Depuis, Clara-Maria Laredo s'est prise au jeu, sans savoir si elle souhaite faire carrière dans le cinéma. Gageons qu'après avoir vu le film, les réalisateurs inspirés ne lui laisseront pas vraiment le choix.

Nathalie Dupuis

A SON IMAGE

Un film de Thierry de Peretti

Le Journal du Dimanche

Récit au long cours centré sur une jeune photographe (convaincante Clara-Maria Laredo) tombée amoureuse d'un militant nationaliste, ce quatrième film de Thierry de Peretti revient à travers son tragique destin sur vingt ans de luttes politiques en Corse (l'affaire Bastelica-Fesch, le double homicide à la prison d'Ajaccio, l'assassinat de Robert Sozzi, la scission meurtrière au sein du FLNC), à la façon d'une évocation familière et distanciée à la fois, ou d'un album de photos dont le cinéaste tournerait les pages. Fragmentaire, fait de longs plans larges et d'images d'archives, cette fresque réaliste et mélancolique propose au passage une réflexion sur l'image dans une mise en scène rigoureuse qui n'empêche pas l'émotion. **Aussi beau que brillant.**

Baptiste Thion

version
femina

Présenté à la Quinzaine des cinéastes, ce film puissant, adapté du roman de Jérôme Ferrari, fait de la Corse à la fois son décor et son personnage principal. En retraçant, des années 80 à l'aube du XXIème siècle, le destin d'Antonia, photographe de presse, et de sa bande d'amis, il revisite les événements de l'histoire politique de l'île et brosse le portrait d'une génération idéaliste et frondeuse. **Portée par la délicate Clara-Maria Laredo et une flopée de jeunes acteurs épatants, cette fresque rappelle, par sa fougue et sa grâce, Nos meilleures années, de Marco Tullio Giordana. Aussi magnifiquement incarnée que réalisée, elle reste l'un de nos coups de cœur du Festival de Cannes.**

HM